

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.
ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :
Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,
 Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 8 octobre.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle:

Décrets : prorogeant jusqu'au 31 décembre 1857 le délai fixé par le décret du 19 septembre 1855 pour la durée des modifications au tarif des douanes dans les colonies y désignées, concernant les marchandises y énumérées ; — fixant les droits à l'importation licite, par terre ou par mer, dans le territoire de l'Empire, des livres, etc., imprimés à Hambourg ; — ajoutant les objets y désignés à la nomenclature de ceux dont le décret du 17 octobre 1855 autorise l'admission en franchise ;

Décret approuvant les modifications apportées aux articles 2, 4, 5, 6, 7, 14, 18 et 30 de la société anonyme de la rue Impériale de Lyon ;

Décision prorogeant M. le vice-amiral Vaillant comme membre titulaire de conseil d'amirauté ; Nomination au commandement du Souffleur ; Liste des élèves de l'école des mineurs de Saint-Etienne auxquels des brevets ont été accordés.

Chronique locale.

Par décret impérial du 15 de ce mois, le délai fixé précédemment au 30 septembre pour le retrait des anciennes monnaies de cuivre dans les caisses publiques, est prorogé de dix jours. En conséquence, **TOUS LES COMPTABLES PUBLICS, SANS EXCEPTION**, sont tenus, jusqu'au 10 octobre prochain, de recevoir les dites anciennes monnaies de cuivre EN ECHANGE contre les espèces courantes, qu'ils se trouveront avoir dans leurs caisses.

Publié par ordre de M. le Préfet du Nord.

Le Conseiller municipal faisant fonctions de Maire de Roubaix.

TIERS-BONTE.

CHEMIN DE FER DU NORD.

SERVICE D'HIVER à dater du 15 octobre 1856.

DE LILLE A MOUSCRON.

	mat.	mat.	mat.	soir	soir	soir	soir	soir	soir
Lille Dép.	5 »	6 45	9 30	12 15	1 15	3 30	4 40	8 05	11 »
Roubaix	5 16	7 01	10 »	12 31	1 31	3 46	4 56	8 21	11 16
Tourcoing	5 22	7 07	10 10	12 37	1 37	3 52	5 02	8 27	11 21
Mouscr. Arr.	5 35	7 20	10 30	12 50	1 50	4 05	5 15	8 40	» »

DE MOUSCRON A LILLE.

	mat.	mat.	mat.	mat.	soir	soir	soir	soir	soir
Mouscron. Dép.	» »	7 45	8 25	11 30	1 30	2 20	4 50	6 55	9 »
Tourcoing	5 15	7 55	8 45	11 40	1 45	2 30	5 »	7 15	9 10
Roubaix	5 22	8 02	9 »	11 47	2 05	2 37	5 07	7 35	9 17
Lille Arr.	5 40	8 20	9 25	12 05	2 30	2 55	5 25	8 »	9 35

VILLE DE ROUBAIX

COURS DE CHANT

Pour les adultes.

Réouverture du 2^{me} Cours.

Le Conseiller municipal, faisant fonctions de la ville de Roubaix,

Donne avis que le deuxième cours de chant pour les adultes sera réouvert dans cette ville, à partir du quatorze octobre prochain.

Les jeunes gens qui désireraient le suivre, devront se présenter dans le local de l'École, situé dans les bâtiments de l'ancienne Mairie (ancien Corps-de-garde), tous les jours à neuf heures du soir, où ils seront examinés par la commission spéciale qui prononcera sur les admissions.

Roubaix, le 4 octobre 1856.

TIERS-BONTE.

Le maire de la ville de Lille donne avis, que le passage par la porte de Roubaix, sera interdit pour les chevaux et les voitures, durant les journées des 9 et 10 de ce mois, pour cause de réparations urgentes.

M. X., négociant à Tourcoing, avait pris dimanche matin le premier train partant de cette ville afin de se rendre à Calais pour y conclure une affaire importante.

Il venait de quitter la station de Lille lorsqu'il s'aperçut de la disparition d'un sac contenant 5,000 fr. en or. Ce sac avait été oublié à sa descente du train de Tourcoing. Fort effrayé des suites que pouvait avoir cette distraction grave, M. X. se prit à réfléchir qu'il ne pouvait continuer sa route et attendit l'heure de l'arrivée à Armentières avec une impatience que chacun comprendra facilement.

A peine avait-il adressé la parole au chef de station que celui-ci le rassura sur le sort du précieux sac, qu'un employé de l'administration, à Lille, avait retrouvé et qu'il s'était empressé de déposer entre les mains de ses chefs. Le télégraphe électrique avait transmis ce renseigne-

ment. Nul doute que M. X. n'ait béni l'inventeur de ce moyen de communication dont la rapidité lui a évité de longues angoisses.

Il y a une quinzaine d'années, par une belle journée de vacance, nous étions conviés, avec quelques amis, à assister chez M. le docteur Dujardin, de Lille, à une série d'expériences d'électricité appliquée à la télégraphie. M. Dujardin nous démontrait la prodigieuse rapidité avec laquelle s'effectue la transmission des dépêches, au moyen de l'électricité, et par l'intermédiaire d'un simple fil métallique. L'électricité se meut en effet plus rapidement que la lumière même, bien que celle-ci parcourt plus de 70,000 lieues en une seconde de temps. Pendant la durée d'une seule pulsation de l'artère, l'électricité ferait au moins sept fois le tour du globe.

Il est donc évident que la transmission des dépêches doit être instantanée. Un signal arrivé à Lille en même temps qu'il part de Paris. Deux personnes placées aux extrémités d'une ligne électrique peuvent échanger leurs pensées sans plus de perte de temps que si elles étaient en présence l'une de l'autre.

Des résultats aussi surprenants devaient obtenir une éclatante consécration, et nous sommes maintenant en possession de cet admirable instrument de transmission, qui, traversant même l'immensité des mers, nous met en communication directe avec les contrées les plus éloignées.

Voici du reste dans quels termes s'est exprimé M. Leverrier, rapporteur de la commission chargée d'examiner la question des télégraphes électriques : « M. le docteur Dujardin, de Lille, a mis sous les yeux de la commission, et il a fait fonctionner devant elle, un ingénieux dispositif qui nous a paru remarquable par sa simplicité, par la rapidité et la certitude de ses indications. Ce télégraphe n'emploie qu'un fil, avec lequel M. Dujardin parvient à imprimer, sur une bande de papier, à l'autre extrémité de la ligne, les signaux composés de points, au

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

8 OCTOBRE 1856.

LE MEXICAIN. (1)

(SUITE.) — Voir le numéro du 4 octobre.

La joie de Télasco était au comble ; il regrettait seulement d'avoir fait partir son bon serviteur, puisqu'il lui suffisait de quelques jours pour remettre ses affaires entre les mains d'une personne de confiance que son père lui désignait et qu'il était alors entièrement libre de partir lui-même. Ayant fait d'inutiles tentatives pour obtenir son passage direct en France, il prit le parti de se rendre d'abord dans les Pays-Bas où la campagne allait s'ouvrir et de diriger ensuite sa marche par la Lorraine ou la Suisse, selon les chances de la guerre.

Notre Mexicain quitta sans nul regret la capitale de Grande Bretagne. Tout entier aux deux grandes idées qui l'occupaient exclusivement, il avait évité toute espèce de liaison : Les avances que lui avaient faites des personnes recommandables étaient même demeurées sans effet. La gravité anglaise cependant convenait mieux à son caractère que la légèreté parisienne ; mais il aurait cru se rendre coupable envers Céline et envers lui-même s'il eût dérobé un seul des moments destinés à des affaires in-

dispensables, pour le consacrer à des connaissances qui ne pouvaient laisser aucun souvenir dans son cœur. Un autre motif indépendamment de celui-ci eût peut-être suffi pour l'éloigner de toute société pendant son séjour à Londres, c'est que sa loyauté naturelle, révoltée de la politique tortueuse du cabinet de S.-James, politique dont il avait été à même de sonder toute la profondeur, lui avait inspiré une prévention peut-être injuste contre la nation en général et que tirant d'un principe certain, des conséquences douteuses, il confondait le caractère public et le caractère privé du citoyen anglais. L'amour de la patrie ne lui paraissait chez ce peuple qu'un vain étalage de mots, puisqu'en affectant l'orgueil le plus insupportable, en revendiquant une supériorité universelle sur les autres peuples ; on voit une portion considérable de tout ce qu'il y a de distingué par la fortune, la naissance ou les lumières, abandonner ce pays tant vanté pour aller vivre plus agréablement dans des contrées dont les mêmes personnes ont l'air de mépriser les habitants.

L'amour de l'humanité dont les anglais se prétendent seuls dignes de donner des leçons au monde, ne lui semblait également qu'une fastueuse hypocrisie, puisqu'ils ne plaident avec tant d'éloquence la cause des malheureux africains, que depuis que l'accroissement prodigieux de leur puissance dans l'Inde leur rend presque inutiles des bras dont les autres colonies européennes ne peuvent se passer. Il n'ignorait pas non plus que toutes les guerres qui depuis 25 ans avaient successivement ravagé les plus belles parties de l'Europe, n'avaient été alimentées que par l'or de l'Angleterre, et il ne pouvait concilier dans son esprit une application aussi étendue de la fameuse maxime qu'il

faut diviser pour régner avec les déclamations philanthropiques dont les orateurs et les écrivains anglais cherchent à éblouir l'univers.

Enfin jugeant par analogie il croyait retrouver en petit dans les particuliers les vices qu'il apercevait en grand dans la nation. Leur bienfaisance n'était à ses yeux fondée que sur l'intérêt ou la vanité, leur magnanimité que sur l'orgueil, leur stoïcisme que sur le dégoût de la vie, leur prépondérance européenne que sur des richesses factices, et leurs grandes fortunes que sur la misère publique.

D'après cette manière de voir on concevra facilement qu'aucun sentiment de regret ne vint troubler dans le cœur de Télasco, le plaisir qu'il éprouvait en se rapprochant de Céline. Cependant sa traversée de Londres à Anvers ne fut pas sans danger. Le paquebot sur lequel il était fut sur le point d'être jeté dans les mers d'Allemagne par un vent du sud très-violent ; mais grâce à l'habileté du capitaine on en fut quitte pour louvoyer pendant deux jours au bout desquels le vent ayant changé, le paquebot entra dans l'Escaut sans difficulté.

Télasco ne s'arrêta à Anvers que le temps nécessaire pour s'informer de la marche des armées et d'après les notions qu'on lui donna il repartit sur le champ pour Bruxelles.

CHAPITRE XXXIX.

RENCONTRE INATTENDUE.

A peine le Mexicain était-il descendu à l'hôtel de l'Europe que la nouvelle circulait dans Bruxelles de la prochaine arrivée des français. Le résultat des combats qui avaient eu lieu les 15 et 16 juin répandit la consternation dans cette

grande ville. Une foule de personnes qui la veille avaient mis le cap au Sud, ou en d'autres termes se préparaient à entrer en France, tournaient maintenant leurs regards vers le pôle, croyant déjà tout perdu. Au milieu des contrastes piquants qu'offraient à l'œil d'un observateur l'effroi des uns, l'espérance des autres, les airs tour-à-tour bas ou insolents de ceux qui avaient à perdre ou à gagner dans un changement de gouvernement, Télasco remarqua une chaise de poste préparée à la porte de l'hôtel et que l'on tournait tantôt à droite tantôt à gauche selon que les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises.

Les nombreux blessés qui arrivaient d'un instant à l'autre annonçaient qu'une bataille des plus sanglantes se donnait en ce moment ; mais que la victoire était encore incertaine. Vers le soir les avis devinrent plus fréquents et plus rassurants pour ceux qui avaient tremblé ; des colonnes de prisonniers commencèrent à entrer dans la ville et l'on apprit enfin que l'armée française était dans la déroute la plus complète. Le maître de la chaise de poste descendit alors lui-même pour donner ordre de la faire rentrer, et Télasco reconnut avec la plus grande surprise dans cet étranger le vicomte de Bellancourt.

Celui-ci ne fut pas moins étonné de cette rencontre et, dans le premier moment, il eut peine à décider si elle lui était agréable ou embarrassante ; d'un côté l'amitié que ce jeune homme n'avait pas cessé de lui inspirer, de l'autre le souvenir des soupçons dont il avait été l'objet, faisaient balancer l'opinion du vicomte entre la crainte de se compromettre et le désir d'avoir un compagnon de voyage aussi courageux et aussi dévoué que le serait pour lui le mexicain, ce qui dans la circonstance présente n'était pas une considération à dédaigner. Tandis qu'il délibé-

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.